

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 NOVEMBRE 2013



La réprobation d'Alain Finkielkraut

ILLUSTRATION TIFFET

L'essayiste français Alain Finkielkraut et le journaliste du *Devoir* Antoine Robitaille ont publié ensemble en 1999 *L'ingratitude*, simultanément chez Québec Amérique et Gallimard. Ils s'entretiennent aujourd'hui sur les sujets brûlants, ici comme en France, d'identité nationale, de multiculturalisme et de laïcité. Conversation.

ANTOINE ROBITAILLE

« **I**dentité », on le sait, est devenu un gros mot en France. « National » y avait subi le même sort quelque temps auparavant. Imaginez, dans cet Hexagone qui s'estime en proie aux pires démons, lancer un livre s'intitulant *L'identité malheureuse*. C'est ce que vient de faire Alain Finkielkraut. Un essai où, au surplus, il décortique — en ne dissimulant pas son regret — les différentes dimensions de la dénationalisation à l'œuvre dans sa société, qui devient entre autres post-littéraire.

Redites et réédition

« *La France semble aujourd'hui tourner la page de la France. C'est l'angoisse qui m'étreint* », confie le philosophe au bout du fil, explicitant « la soudaine inquiétude » qui l'a conduit à écrire.

L'ouvrage connaît un grand succès outre-Atlantique et y provoque un débat intense. La réception d'une certaine presse a toutefois été mauvaise. « *De très nombreux journalistes et intellectuels m'attaquent avec une extrême animosité* », constate l'auteur. Technophobe assumé, il ne verra pas sur Twitter les critiques sauvages dont il fait l'objet. Mais elles sont à peine plus dures que celles, imprimées, dans certains anciens

médias. « *Il y a deux jours, confie Finkielkraut, j'ai appris par Le Nouvel Observateur, sous la plume de François Reynaert, que si je combattais le Front national, c'était sur sa droite!* »

Et voilà l'auteur de *La défaite de la pensée* qui s'adonne à un de ses arts préférés: reformuler l'argumentation de l'adversaire pour mieux la circonscrire. « *Je donnerais une caution intellectuelle et cultivée, par toutes les citations dont j'agrèment mon livre, au discours fruste et brutal du Front national. Je serais le soutien intellectuel à la lepénisation des esprits.* » Lui qui estime que la montée du FN est une catastrophe, est-il choqué d'être accusé de ce crime intellectuel? La situation est « *désagréable à vivre* », admet-il, avant de préciser qu'elle est tout de même « *intellectuellement très intéressante* ». Elle vient en fait confirmer une partie de ses thèses.

Celle, par exemple, qui veut que la scène intellectuelle française soit aujourd'hui « *obsédée par l'idée de récurrence* ». Rien de ce qui se produit n'est inédit; « *tout ce qui se passe est une réédition* ». Dans ce présent vu comme un éternel retour, « *les Musulmans tiennent le rôle que tenaient les Juifs dans les années 1930. Le Front national est un parti fasciste et, pour le dire en riant, Média-part, c'est Radio-Londres. L'actualité est ainsi couchée sur un*



DAVID BALICKI

Pour Alain Finkielkraut, « penser, ce n'est pas arriver tous les deux ans avec une idée nouvelle. C'est creuser son chemin, frayer une voie ».

lit de Procuste et tout ce qui dépend de la fin du XIX^e siècle, il faut oublier la fréquence, la puissance et l'intensité de l'antisémitisme musulman. Pour voir à l'œuvre une xénophobie comparable à celle des années 1930 ou de la fin du XIX^e siècle, il faut occuper la terrible réalité des territoires perdus de la République ». Là, souligne-t-il, un sexisme intransigeant, une violence anti-républicaine se déploient avec une force inédite.

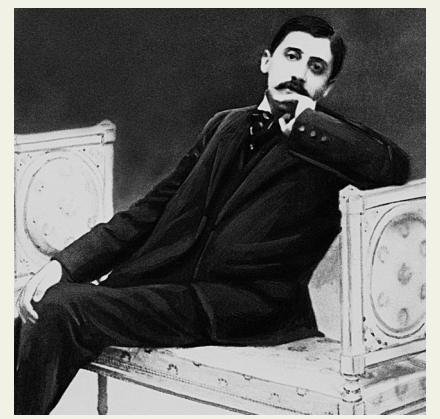
Dans ces « territoires », est souvent traitée comme « pute » toute femme portant la jupe, fait remarquer Finkielkraut dans un chapitre fort de *L'identité malheureuse*, intitulé « *Mixité française* ». De plus, dans les villes de banlieue, ajoute-t-il au bout du fil, « il

n'y a pas de précédent aux agressions contre les professeurs, contre les pompiers, contre les pharmaciens, contre les commerçants ».

Plusieurs en France ont interprété les émeutes de 2005 comme une réédition. On parla d'un « *Mai 68 des quartiers populaires* ». Réponse de Finkielkraut: attention, à l'époque, « *les femmes étaient présentes et actives dans les "manifs", dans les "amphis", sur les barricades* ». Un « *Mai* » strictement masculin? « *Une contradiction dans les termes.* »

Or, pour certains de ses adversaires, tous ces événements et phénomènes « *ne doivent pas être pris en considération* ». La cécité volontaire découle d'une « *mémoire idéologique qui gouverne la perception dominante du monde* ». De cette mémoire,

VOIR PAGE F 5 : IDENTITÉ



Les **100 ans** de *Du côté de chez Swann*
Page F 2



Mathieu Bock-Côté, le conservateur de gauche
Page F 6

Ms. Marvel, nouvelle superhéroïne

L'éditeur américain de bandes dessinées Marvel, qui publie *Spiderman*, *Hulk*, *Captain America* et consorts, lancera en février prochain les aventures mensuelles d'une nouvelle superhéroïne, Ms. Marvel, alias Kamala Khan. L'adolescente de 16 ans, issue d'une famille pakistano-américaine vivant à Jersey City, dans le New Jersey, qui reçoit d'un coup des super-pouvoirs, sera la première héroïne musulmane chez cet éditeur. Le scénario est signé par G. Willow Wilson, déjà auteure de plusieurs bandes dessinées. Est-ce que Kamala se liera avec Qahera, qui a commencé à sévir cette année sur le Web? Qahera, dont l'auteure qui se dit Égyptienne reste anonyme, combat en noir et blanc la misogynie et l'islamophobie, profitant de la discrétion que son hidjab peut lui apporter. (qahera.tumblr.com)

Agence France-Presse
Avec Le Devoir



AGENCE FRANCE-PRESSE

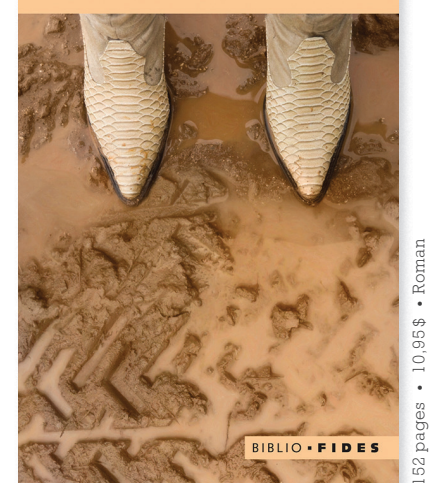
La suite tant attendue des aventures de Benjamin Tardif

NOUVEAUTÉ

François Barcelo

Ailleurs en Arizona

Les aventures de Benjamin Tardif, II



BIBLIO • FIDES

BIBLIO • FIDES
livres de poche

152 pages • 10,95\$ • Roman

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

1913, année magnétique

Il y a 100 ans, le 14 novembre, paraissait *Du côté de chez Swann*, premier tome d'*À la recherche du temps perdu*

CHRISTIAN DESMEULES

L'année 1913 n'est pas tout à fait comme les autres. Voyez un peu. Stravinski vient de composer *Le sacre du printemps*, créé dans une chorégraphie électrique du génie Nijinski par les Ballets russes de Diaghilev au théâtre des Champs-Élysées. Blaise Cendrars accouche, avec *La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, assorti des illustrations de Sonia Delaunay qui s'inspirent des mots et des sonorités du poète, du «premier livre simultané». Et Apollinaire publie *Alcools*.

À quelques mois de la Grande Guerre, c'est un peu comme si la modernité, à Paris, frappait à grands coups à la porte du siècle.

Au cours de cette année charnière, Marcel Proust a quarante-deux ans. Il traverse, comme d'habitude, des complications sentimentales et vient d'essuyer des pertes à la Bourse, où il s'amuse à spéculer après avoir hérité d'une petite fortune à la mort de sa mère en 1905. Il sort aussi de moins en moins, conséquence à la fois d'une santé fragile et des exigences du gros roman auquel il s'est harnaché, l'œuvre de toute sa vie.

Pour publier *Du côté de chez Swann*, son gros manuscrit dactylographié qui enfle au gré des corrections, refusé par tout le monde — notamment par Gallimard et la NRF sur les conseils d'André Gide (voir texte ci-dessous) —, Proust doit finalement se résoudre à mettre la main à sa poche. Et c'est le 14 novembre 1913 que paraît à compte d'auteur chez l'éditeur Bernard Grasset le premier tome d'un livre qui sera au final beaucoup plus long que tout ce que Proust avait cru.

Longtemps, je me suis couché de bonne heure

Marcel, le narrateur, raconte à travers ces pages son enfance à Combray, ses premières lectures, son attachement à la figure maternelle, sa fascination pour un univers de monda-

nités en voie de disparition, pour la puissance obscure de l'amour et de la mémoire. Et *Du côté de chez Swann*, lui-même coup d'envoi d'*À la recherche du temps perdu*, s'ouvre avec l'une des amorces les plus célèbres de la littérature occidentale: «*Longtemps, je me suis couché de bonne heure.*»

Deux semaines plus tard, une critique enthousiaste de Lucien Daudet, un de ses amis, donne le coup d'envoi, en première page du *Figaro*, de la réception critique d'une œuvre qui a depuis fait couler des torrents d'encre: «*L'analyse de M. Proust est si parfaitement incorporée à une sensibilité prodigieuse qu'elles se confondent ensemble sans qu'on puisse départir l'une de l'autre.*» En tout, avant la guerre, 2800 exemplaires auront été vendus. Un succès critique et commercial considérable pour ce roman tentaculaire et déconcertant, voire un peu monstrueux.

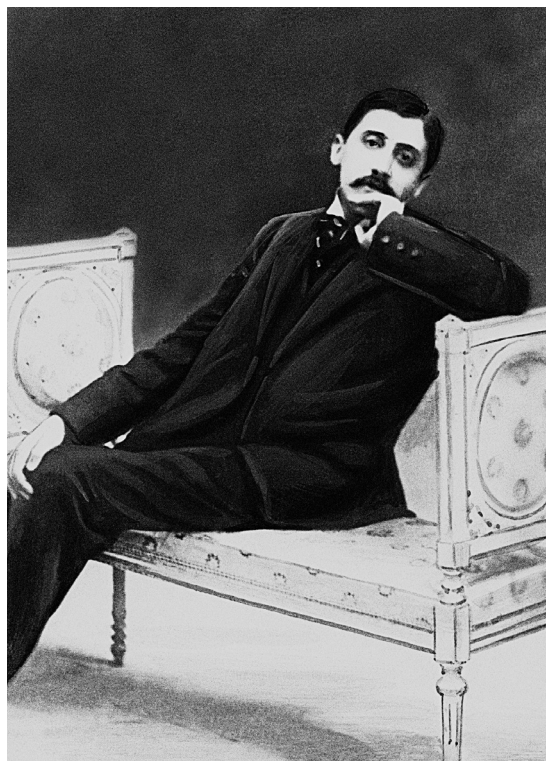
Mais quel lecteur pouvait alors imaginer jusqu'où irait l'œuvre de Marcel Proust? Que, six tomes plus tard, ces milliers de pages formeraient ce long serpent qui se mord la queue?

Un massacre de lecteurs

Un théorème de lecture exponentiel colle à la *Recherche*: selon les chiffres de Gallimard, seulement la moitié des acheteurs du premier tome se procurent le deuxième, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. À peine la moitié de ceux qui ont acheté le second achèteront ensuite le troisième, *Le côté de Guermantes*. Après, on a fait le plein des éclopes, et la cohorte se stabilise. C'est donc dire que seul le quart des lecteurs qui y plongent parvient à en faire la traversée.

À dire vrai, les écueils sont nombreux pour qui se décide à entreprendre la lecture de la *Recherche*. Même lorsqu'on le lit dans son bain, soir après soir, goutte à goutte.

Pourquoi lire la *Recherche*? Toutes les raisons sont bonnes, et elles sont innombrables.



AGENCE FRANCE-PRESSE

L'auteur Marcel Proust, autour de 1896

C'est notamment l'occasion d'une fabuleuse suspension du temps, loin des plaisirs instantanés, une expérience de lecture totale, plus que jamais peut-être en 2013. À la fois réflexion sur le temps, sur la suspension du temps et sur le souvenir, la lecture de la *Recherche* est elle-même expérience de temps suspendu au long de ses milliers de pages vivantes.

On parle de traversée, de longueur, d'étenue, mais il pourrait aussi bien être question de profondeur. Puisque lire le chef-d'œuvre de

Proust, c'est un peu comme nager au milieu de l'océan plutôt que dans une piscine. L'espace autour de soi devient tout à coup insondable, le ciel et la mer se confondent. Et on y trouve de tout: des bouteilles de plastique, des espèces de poissons méconnues, des zones de plancton phosphorescent et des flaques de mazout.

Un classique

Les événements de la vie de Marcel Proust en 1913-1914 — chagrins ou santé chancelante — et l'arrêt des activités d'édition chez Grasset durant la Première Guerre mondiale viendront bouleverser le projet initial de l'écrivain et faire gonfler de façon considérable la dimension de l'œuvre, qui passera de mille cinq cents à trois mille pages en l'espace de huit ans. Les éditions Gallimard publieront le deuxième volume, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, titre pour lequel Proust recevra le prix Goncourt en 1919. La publication d'*À la recherche du temps perdu* ne sera achevée qu'en 1927, cinq années après sa mort.

La *Recherche* est une cathédrale: mélange d'architecture à la fois simple et complexe. C'est un livre inclassable qui aborde l'ambition sociale et artistique, l'amour et le désir, la mémoire. Si l'auteur *Du côté de chez Swann* est l'un des premiers romanciers européens à aborder de façon ouverte dans son œuvre la question de l'homosexualité, masculine et féminine, par son analyse fine et impitoyable des «*lois générales de l'amour*», Proust rejoint aussi, en les égalant sur ce terrain, M^{me} de La Fayette, Stendhal et Benjamin Constant.

Qu'est-ce qu'un classique? «*Un classique*, disait Italo Calvino, *est un livre qui n'a jamais fini de dire ce qu'il a à dire.*» Cent ans plus tard, entre les commérages existentiels et la mécanique du cœur, en voilà un qui n'a pas fini de nous parler.

Collaborateur
Le Devoir

Proust de A à Z

Ce *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust* a remporté le prix Femina essai cette semaine

GILLES ARCHAMBAULT

Je ne sais si comme moi vous êtes fasciné par les dictionnaires. Le mot même me titille. Esprit sans suite, je me verrais mal consacrer trop

d'heures à une tâche. Aussi dois-je confesser que je ne suis jamais venu à bout de cette œuvre majeure, *À la recherche du temps perdu*. J'ai eu beau en entreprendre la lecture une dizaine de fois, rien n'y fait. Je

me reconnais dans ce narrateur qui s'est longtemps couché de bonne heure, mais sa proximité me rebute.

Vient de paraître le *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust* de Jean-Paul et Raphaël Enthoven. Qu'ils soient père et fils est anecdotique: les deux «*se sont bien amusés à se donner raison, puis tort, à mesure qu'ils se promenaient, ensemble ou séparément, au hasard d'une œuvre qu'ils vénéraient depuis longtemps.*» De leur propre aveu, leur dictionnaire est «*partial, incomplet, désinvolte, sérieux, moqueur, amoureux.*»

J'imagine mal un proustien convaincu prendre plaisir à feuilleter cet étrange diction-

naire. Il en va tout autrement pour des lecteurs dans mon genre que l'œuvre continue de dérouter quelle que soit la fascination qu'elle exerce sur eux.

D'Asperge à Zidane

Dans son *Contre Sainte-Beuve*, Proust estimait que l'on devait juger l'œuvre d'un écrivain sans s'intéresser à sa vie. Comment écrire un dictionnaire amoureux sans se référer à une biographie sans cesse commentée? Nos deux auteurs ne se sont pas gênés de recourir à des précisions, admises ou non, sur la vie de cet écrivain mondain condamné à la solitude et qui en a tiré une œuvre. Ils font leurs commentaires admiratifs, mais ne se privent pas pour autant de nous livrer des potins et des on-dit.

On ne lit pas un dictionnaire, on le consulte. Il en va autrement pour celui qui nous occupe. J'ai commencé par les noms propres. Que trouverais-je aux articles consacrés à Paul Morand, à Cocteau, à Gide? Ce dernier aurait refusé le manuscrit de *Du côté de chez Swann* parce que la peinture que faisait son auteur de l'homosexualité ne coïncidait pas avec la sienne.

Alors que Proust décrit des êtres honteux de leur condition, Gide, dans son *Corydon*, insiste sur le côté hétérosexuel de la pédérastie. Il aurait dit à Gaston Gallimard que Proust faisait reculer la question de l'acceptation homosexuelle de cinquante ans.

Ce *Dictionnaire amoureux* est un fourre-tout jouissif. Si on y apprend que Proust, de retour d'une visite au musée du Jeu de paume, est renversé par la grandeur de Vermeer, dont *La vue de Delft* l'éblouit, c'est qu'on s'est rendu à l'article «*Grains de sable*», où l'on apprend aussi qu'il aurait dit à sa gouvernante: «*Vous n'imaginez pas la minutie, le raffinement... Le moindre petit grain de sable!*» Et il aurait conclu: «*Je devrai encore corriger, corriger... Ajouter des grains de sable.*»

Et il y a des détails qui relèvent de la conversation mondaine. On peut vivre sans savoir que le Grand Hôtel de Balbec n'était pas si imposant ou que le petit Marcel n'était en rien un gastronome, se contentant de poulet rôti. Mais j'aime que des auteurs se proclament amoureux de leur sujet mêlent l'anecdotique à l'essentiel. Les amoureux n'agissent pas autrement.

Anatole France estimait que «*la vie est trop courte et Proust est trop long.*» Nos auteurs rappellent que ce qui fait la valeur de l'œuvre proustienne, c'est justement les digressions. Selon sa personnalité, ses goûts, le lecteur qui s'aventure dans un univers de cette envergure pourra faire son miel de longueurs qui, isolées, sont des hors-d'œuvre à la vie propre.

Il y a des heures et des heures de pur bonheur dans ce faux dictionnaire qui ne s'adresse pas uniquement, on l'aura compris, à des convaincus.

Collaborateur
Le Devoir

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE MARCEL PROUST
Jean-Paul et Raphaël Enthoven
Plon/Grasset
Paris, 2013, 730 pages

JACQUES LANCTÔT

YVES MICHAUD
Un diable d'homme!
Préface de Pierre Karl Péladeau

vib éditeur
Une société de Québecor Média

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la société

Mardi 12 novembre à 19 heures

Causerie
Penser l'époque... à l'heure de la pensée
Twitter

Avec **Mathieu Bock-Côté**

À l'occasion de la parution de son nouveau livre

Exercices politiques chez vib éditeur

Penser l'époque est une exigence essentielle de la vie de la cité; mais pour y parvenir, il faut savoir dissiper les brumes de l'actualité et tenter de retrouver le sens de l'histoire...

Animée par Carl Bergeron

Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

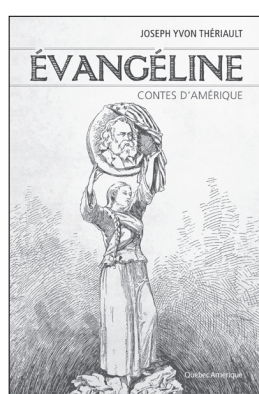
EN LIBRAIRIE

Louis Pelland

VOLTAIRE
À LA RADIO CANADIENNE
Textes présentés et annotés par Joël Castonguay-Bélanger et Benoît Melançon

DELBUSSO ÉDITEUR

90 pages • 19,95 \$
www.delbussosediteur.ca

ÉVANGÉLINE
CONTES D'AMÉRIQUE

Québec Amérique tient à féliciter **JOSEPH YVON THÉRIAULT**, finaliste aux **Prix littéraires du Gouverneur général** pour son essai *Évangéline – Contes d'Amérique*.

Québec Amérique
quebec-amerique.com

«Évangéline est un livre brillant du sociologue acadien Joseph Yvon Thériault.»

— Yves Boisvert, *La Presse*

«(...) un livre qui changera à jamais votre perception de cette légende née d'un poème américain et qui deviendra un mythe fondateur de l'Acadie.»

— Éric Dupont, *L'actualité*

LITTÉRATURE

Robert Lalonde: en plein cœur

Portrait, fait de souvenirs, d'une mère par son fils



DANIELLE LAURIN

«**J'**ai été celui qui a eu raison de l'aimer, puis raison de te haïr et de s'enfuir, raison de faire sa vie loin de toi, et finalement raison de rentrer, même si l'on se fait tard», écrit Robert Lalonde dans *C'est le cœur qui meurt en dernier*.

Sa mère est morte. Depuis longtemps déjà. C'est à elle qu'il s'adresse néanmoins dans ce récit. Comme s'il voulait replonger dans leur intimité, la recréer. Comme si leur dialogue n'avait jamais cessé au fond de lui. Comme s'il cherchait encore à comprendre.

Comprendre la nature de leur fougueuse relation. Comprendre qui était vraiment cette femme qui lui a donné la vie. Et se comprendre lui, à travers elle. Comprendre enfin le fils qu'il a été et l'homme qu'il est devenu. Comprendre les traces qu'elle a laissées en lui. Comprendre sa vie à elle, sa vie à lui. Comprendre la vie. Et la mort.

Comprendre? Ce n'est peut-être pas le bon mot. À moins de lui attribuer l'intelligence du cœur. Ce cœur qui bat à toute allure, ce cœur de pierre tout aussi bien, ce cœur malmené, mal aimé, tumultueux, déchiré, en déroute, ce cœur qui saigne, et qui s'attendrit soudain, ça dépend de l'heure, du moment de la journée, de l'âge, des années.

Morceaux choisis

C'est d'un portrait qu'il s'agit. Un portrait en dents de scie. Effectué par à-coups. Par le biais de petites scènes, d'incursions dans la vie quotidienne, de bouts de conversation, de photos d'un autre temps, de non-dits révélateurs, comme autant de morceaux choisis.

C'est d'abord sa mère que Robert Lalonde place dans la lumière. Même si... «*Je sais que tu n'aimes pas ce que je fais aujourd'hui, tu n'aimes pas que je t'ébruite comme je le fais, à tout vent. Apparaître en pleine clarté te désespère, t'enrage, même, je le sais.*»

Mais impossible d'y échapper. C'est une dette dont il lui faut s'acquitter, sans doute. Ne

serait-ce que pour rendre justice à sa mère qui, devenue nonagenaire, lui demandait comme on se parle à soi-même: «*J'ai été qui, j'ai été quoi, peux-tu me le dire?*»

Il ne s'agit pas d'un livre-hommage pour autant. D'une ode à la mère morte. Pas de lunettes roses, de complaisance. Une grande affection, oui. Un attachement profond. Mais aussi de l'agacement, des déceptions, de la tristesse, de la révolte, du malheur qui remontent à la surface, tandis que Robert Lalonde plonge dans les souvenirs qui le relient à sa mère.

Toutes femmes

Au fil des pages, on découvre cette mère sous différentes coutures. Celle qui dramatise tout, prévoit toujours la pire, s'accroche à la superstition. Celle qui se plaint de son sort de mère, d'épouse, de femme à la maison qui torche, lave, nettoie, esclave de son fils et de son mari. Celle qui chante, le cœur léger, une fois son ménage fini. Celle qui se prend pour une diva, se la joue, fait l'actrice,

«**À coup sûr tu m'as légué la parole qui surestime le réel, le dramatise, à l'aide de beaux mensonges insignifiants**»

révant d'une autre vie que la sienne. Celle qui se soûle au gin, perd la carte, disparaît, s'engouffre dans la dépression puis on efface tout, on recommence. Celle qui joue les Cruella. Celle qui cache son analphabétisme.

Celle qui fait l'autruche aussi bien. Car entre eux, la mère et l'enfant, il y aura toujours un secret innommable, «*dont il ne fut jamais question qu'en paraboles sibyllines*»: la pédophilie du mari, l'inceste subi par le fils. Déjà évoqué par l'écrivain, cet abus, dans ses romans. Dans *Que vais-je devenir jusqu'à ce que je meure?*, notamment, inspiré de son adolescence.

Il en est question à quelques reprises dans *C'est le cœur qui meurt en dernier*, entre les lignes. Du genre: «*Ça allait recommencer, les rudes caresses, ses grandes mains sur moi.*» Par rapport au père, plus loin, le fils confie qu'il en est arrivé avec les années à «*une manière d'espèce de sorte de par-*

don qui, tout en n'effaçant rien, changeait tout.»

Pour ce qui est de la mère comme telle, la seule fois où le sujet a été abordé par elle, raconte Robert Lalonde, elle était déjà très vieille, affectée par des médicaments. Surréaliste comme scène: elle croit que son fils près d'elle est plutôt son mari, mort il y a longtemps. Elle parle à son fils comme s'il s'agissait de son mari.

Ça donne ceci: «*Et c'est à lui, à moi devenu lui, que tu as confié ton chagrin, ta honte, le malheur que j'avais, qu'il avait introduit dans la maison, comme on ouvre la porte au loup. Tu me suppliais de lui, de me faire des excuses. Tu me, tu le menaçais de fermer à clé la porte de votre chambre.*» Comment imaginer une chose pareille: «*Tu avais donc toujours su, pour papa et moi. Et tu n'avais rien dit.*»

Distance et temps

Pas de continuité chronologique ici. Ce personnage énigmatique, l'auteur nous le donne à voir dans le désordre des années, parfois dans sa jeunesse et sa vieillesse mêlées. Mais chaque fois, en creux, le fils est là qui observe, qui s'agite, ou qui tourne le dos, avec à l'intérieur de lui des sentiments contradictoires, des questions sans réponse, une sensibilité à fleur de peau.

Ce qui fait que dans l'ombre de sa mère, c'est aussi lui-même que Robert Lalonde dévoile. Ce qui fait que ce livre est un objet à part. Ce qui fait que c'est du grand art. Dans sa construction même. Dans le choix des mots aussi.

On connaissait déjà la force d'évocation de cet auteur, mais cette fois, elle s'agrément d'une certaine simplicité. D'une recherche, peut-être, sans effets de style, de ce qui pourrait s'appeler l'authenticité. L'authenticité du cœur.

«*C'est le cœur qui meurt en dernier*»: ce sont les paroles de la mère à l'orée de la mort. «*Le cœur, pas la tête*», prenait-elle le soin de préciser. Si hommage il y a avec ce livre, c'est là qu'il se situe, du côté du cœur.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dans l'ombre de sa mère, c'est aussi lui-même que Robert Lalonde dévoile.

Robert Lalonde aura plus de 40 ans à achever son récit. Besoin de cette distance pour ne pas laisser le ressentiment prendre le dessus, pour ne pas se laisser submerger par la «*rancune volcanique*» qui l'habitait, explique-t-il à la toute fin.

Il a bien fait d'attendre. Entre-temps, il aura publié son premier roman, *La belle épouvante*, suivi d'une vingtaine d'ouvrages. Et il est sûrement mieux à même aujourd'hui de reconnaître ce qui suit: «*À coup sûr tu m'as légué la parole qui surestime le réel, le dramatise, à l'aide de beaux mensonges insignifiants. Tu m'as légué l'imagination qui fait voir.*»

C'EST LE CŒUR QUI MEURT EN DERNIER
Robert Lalonde
Boréal
Montréal, 2013, 168 pages

EN LIBRAIRIE

DELBUSSO ÉDITEUR

576 pages • illustré en couleur
39,95 \$
www.delbussosediteur.ca

Entre poésie et fiction

Rencontre avec **Anthony Phelps**

Autour de son anthologie de poésie **Nomade je fus de très vieille mémoire**
Bruno Doucey, Paris 2012

et de son roman **Des fleurs pour les héros**
Le temps des cerises, Paris 2013

« Phelps, un titan haïtien... inscrit son nom parmi les grands poètes antillais modernes. »
Jean-Yves Masson
Le Magazine littéraire

Avec la participation de :
Martine Audet, Robert Berrouet-Oriol, Joël Des Rosiers, Gary Klang, Maguy Métellus, Pierre Nepveu, Marie-José Thériault et du musicien Toto Laraque.

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Dimanche 10 novembre
À 14h

Culture et Communications
Québec

Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

PALMARÈS
Du 28 octobre au 3 novembre 2013

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N° DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Les héritiers du fleuve • Tome 2 1898-1914	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 2/2
2	Mauvaise foi	Marie Laberge/Québec Amérique 1/3
3	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1 Un mariage...	Michel David/Hurtubise 3/4
4	La belle affaire. Le roman de William H.	François De Falkenstein/Libre Expression 4/2
5	Les années de plomb • Tome 1 La déchéance d'Édouard	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 5/2
6	La vie épique de Charlotte Lavigne • Tome 4 Foie gras au...	Nathalie Roy/Libre Expression -/1
7	La grange d'en haut • Tome 2 L'exode de Marianne	Micheline Dalpé/Goélette -/1
8	Les héritiers du fleuve • Tome 1 1886-1893	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 9/13
9	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 8 An-Anshar	Anne Robillard/Wellan 6/16
10	Sous la surface	Mitchard/Goélette 8/4
▼ Romans étrangers		
1	Perdre le Nord	Kathy Reichs/Robert Laffont -/1
2	Le plus beau des chemins	Nicholas Sparks/Michel Lafon -/1
3	L'empreinte de toute chose	Elizabeth Gilbert/Calmann-Lévy 7/2
4	Troisième humanité • Tome 2 Les micro-humains	Bernard Werber/Albin Michel -/1
5	Cinq jours	Douglas Kennedy/Belfond -/1
6	Les perroquets de la place d'Arezzo	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel 3/9
7	Inferno	Dan Brown/Lattès 4/23
8	Crossfire • Tome 3 Enlace-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec 1/5
9	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès 2/57
10	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès 6/39
▼ Essais québécois		
1	Là où croit le péril... croit aussi ce qui sauve	Hubert Reeves/Seuil 2/4
2	Tenir tête	Gabriel Nadeau-Dubois/Lux 1/4
3	Les années Croc	M. Viau J.-D. Leduc/Québec Amérique 5/2
4	Cap sur un Québec gagnant. Le projet Saint-Laurent	François Legault/Boréal 3/2
5	Le Sel de la terre	Samuel Archibald/Atelier 10 8/11
6	Résistance. Chroniques 2008-2009	Pierre Falardeau/VLB 10/7
7	De quoi le territoire du Québec a-t-il besoin?	Collectif/Leméac 7/3
8	Rebâtir l'avenir. Comprendre et surmonter la crise financière	Jacques Racine/Médiaspaul -/1
9	Les filles en série	Martine Delvaux/Remue-ménage 4/2
10	Exercices politiques	Mathieu Bock-Côté/VLB -/1
▼ Essais étrangers		
1	Le bien commun	Noam Chomsky/Écosociété 2/2
2	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL -/1
3	Puissances d'hier et de demain. L'état du monde 2014	Collectif/La Découverte 1/5
4	Un été avec Montaigne	Antoine Compagnon/des Équateurs France-Inter 4/2
5	La vie a-t-elle un sens? Bande dessinée et philosophie	Collectif/Philosophie Magazine -/1
6	Le bidule de Dieu. Une histoire du pénis	Tom Hickman/Robert Laffont -/1
7	Les personnages de Lucky Luke et la véritable histoire de la...	Collectif/Historia 6/11
8	Panne globale. Crise, austérité et résistance	David McNally/Écosociété -/1
9	Égalité c'est mieux. Pourquoi les écarts de richesses ruinent...	Richard Wilkinson Kate Pickett/Écosociété 3/2
10	Vert paradox. Le piège des solutions écoénergétiques	David Owen/Écosociété 9/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Edem Awumey

AWUMEY

EXPLICATION DE LA NUIT

« Edem Awumey a écrit un roman dur et sensible... à la fois concret et philosophique. »
Marie-Christine Blais
La Presse

« Un roman très prenant qui est porté par un souffle lyrique très fort. »
Anne Michaud
Bernier et cie
Radio-Canada Ottawa

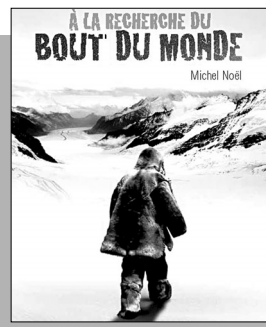
Roman
216 pages • 22,95 \$
PDF et ePub : 16,99 \$

éditions du **Boréal** 50 ans

www.editionsboreal.qc.ca

LITTÉRATURE

LA VITRINE

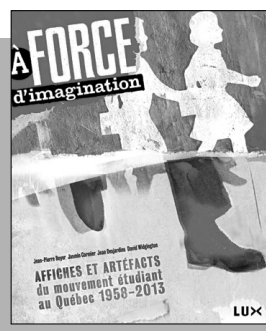


ROMAN JEUNESSE

À LA RECHERCHE DU BOUT DU MONDE
Michel Noël
Hurtubise
Montréal, 2012, 252 pages

Romancier québécois d'origine algonquienne, Michel Noël vient de remporter le prestigieux Prix TD 2013 de littérature canadienne pour l'enfance et pour la jeunesse avec ce très beau roman initiatique pour adolescents. Jeune Innu orphelin et bossu en quête de son identité dans une Amérique d'avant l'arrivée des Européens, Wapush est convaincu que sa bosse est le ventre de sa mère morte qu'il porte sur son dos, comme un petit igloo pourvoyeur de courage et de réconfort. Rédigé dans une prose empreinte d'une rude et émouvante poésie nordique, ce récit est un éloge de la culture amérindienne, de ses valeurs (respect des anciens, fraternité avec tout ce qui vit) et de sa riche spiritualité. Même si, au cœur de l'épreuve, la toundra tarde à répondre à ses questions, Wapush ne perd jamais patience. «*Il n'y a rien à ma connaissance qui ne parle pas*», dit-il avec sagesse. L'écrivain et ethnologue Michel Noël n'a vraiment appris à lire et à écrire qu'à l'âge de 14 ans. Comme son héros, il a malgré tout brillamment trouvé sa voie. Inspirant.

Louis Cornellier

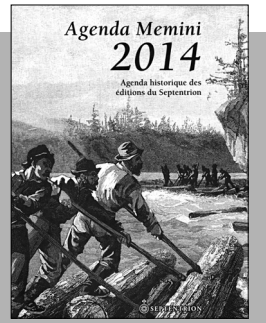


ESSAI

À FORCE D'IMAGINATION
Jean-Pierre Boyer, Jasmin Cormier,
Jean Desjardins, David Widginton
Lux éditeur
Montréal, 2013, 190 pages

Voilà plus de 50 ans qu'ils lèvent le poing, génération après génération, pour réclamer la gratuité scolaire et un meilleur accès à l'éducation. *À force d'imagination* retrace les affiches et artefacts qui ont porté le mouvement étudiant jusqu'en 2013. Ces affiches, elles ont été collectionnées patiemment, au cours des dernières décennies, par les membres du collectif d'édition du Centre de recherche en imagerie populaire, auquel participent les auteurs. Imaginatives, féroces, amusantes ou dénonciatrices, ces affiches, accompagnées d'un texte explicatif, témoignent d'un combat qui n'a pas beaucoup changé au fil des décennies. «*La gratuité scolaire, maintenant ou jamais*», peut-on lire sur une reproduction du journal *Le Quartier latin* du... 22 mars 1966. Mais c'est bien l'élan créateur des grandes manifestations étudiantes de 2012 qui demeure l'inspiration première de ce livre, avec ses affiches proclamant que les rêves étudiants «*sont plus grands que les urnes*». On y redécouvre de belles trouvailles, comme cette illustration numérique, amusant clin d'œil à la loi 78 qui tentait de freiner les manifestations: «*Après avoir mis l'huile sur le feu, l'Voie spéciale se retrouve dans l'eau chaude...*»

Caroline Montpetit



AGENDA

AGENDA MEMINI 2014
AGENDA HISTORIQUE DES ÉDITIONS
DU SEPTENTRION
Septentrion
Québec, 2013, 164 pages

Fondées à Québec par l'historien Denis Vaugois, les éditions du Septentrion fêtent, cette saison, leur 25^e anniversaire. En un quart de siècle, cette maison, où j'ai moi-même publié trois essais, s'est imposée comme le lieu de la discipline historique. Pour marquer le coup, on y publie cet *Agenda Memini* (en latin, «se souvenir»), qui rappelle, jour après jour, de grands événements ayant marqué le Québec, le Canada et toute l'Amérique du Nord, de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours. Des éphémérides qui remettent notre histoire au cœur du quotidien, colligées par Sara Cossette-Blais. J'y apprendis que le jour de mon anniversaire, mais en 1834, ont été votées les fameuses 92 résolutions. Ça me convient. Le grand format de cet agenda (20,7 cm x 26,6 cm) n'est peut-être pas le plus fonctionnel, cependant.

Louis Cornellier

La Pastèque: 15 ans de bédé hors des cases

FABIEN DEGLISE

L'histoire a été racontée mardi dernier par Frédéric Gauthier, éditeur de La Pastèque, au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) où a pris son envol une exposition consacrée aux 15 ans de sa maison. Quinze bédéistes y «rencontrent», jusqu'en mars prochain, quinze œuvres de la collection permanente.

Audace, culot et idées neuves. Les fondements de cette exposition ne pouvaient être différents pour célébrer une maison d'édition qui, depuis son apparition en 1998, a fortement changé les contours de la bande dessinée québécoise. Cela, elle l'a réussi en misant sur la diversité culturelle du Québec, source de créativité, selon elle, en définissant la mondialisation au lieu de la subir, mais également en luttant féroce contre le repli sur soi et le défaitisme qui, à la fin du siècle dernier, empêchait le monde des bulles au Québec de pétiller, comme aujourd'hui.

Les racines

Dans *La Pastèque, 15 ans d'édition*, bouquin hommage qui fait office de catalogue d'exposition au MBAM, les fondateurs de la maison, Frédéric Gauthier et Martin Brault, se souviennent du moment où le germe de leur projet a été semé. Tous deux bossaient à La Mouette riieuse, une librairie spécialisée en bande dessinée rue Saint-Denis — envolée depuis —, où les titres audacieux en provenance de jeunes maisons d'édition européennes, comme L'Association, et les œuvres éclatées de Pascal Rabaté, de Lewis Trondheim, de Frederik Peeters et de Marjane Satrapi faisaient le bonheur des clients et des deux jeunes libraires qu'ils étaient.

À l'extérieur, le monde de la bédé au Québec ne cessait alors de se plaindre du manque de marché pour les œuvres confidentielles qu'il produisait. On parlait d'un manque d'éditeurs sérieux, de la su-



ILLUSTRATION PASCAL BLANCHET

Les fondateurs de La Pastèque, Frédéric Gauthier et Martin Brault

prémie des œuvres franco-européennes et américaines, le tout dans un environnement geignard qui, pour Gauthier et Brault, ne pouvait être une fatalité.

Diversité ou ouverture

La publication de *Spoutnik 1*, un collectif d'auteurs émergents d'ici côtoyant pour la première fois des talents émergents d'ailleurs, allait donner le ton. On est en décembre 1998. Guy Delisle, qui commence à séduire un éditeur européen avec sa *Réflexion* (L'Association), y dévoile sa poésie graphique, aux côtés de Leif Tande (un des secrets les mieux gardés de la bédé qué-

béquoise), Jimmy Beaulieu, mais également de l'Ontarien Seth et de l'Arkansassais Brian Biggs. «*L'idée était de stimuler une nouvelle génération d'auteurs, de leur donner un nouveau véhicule de diffusion*», résume M. Gauthier, qui défend toujours l'idée qu'un corpus national ne perd pas son identité en s'ouvrant sur le monde.

Ce véhicule, en 15 ans, aura fait naître Philippe Girard, Isabelle Arsenault, Michel Rabagliati et son désormais iconique personnage Paul. Il aura livré en français — une première — le monde de l'Espagnol Fermin Solis, du Néerlandais Eric de Graaf, de l'Argen-

tin Liniers, et amené ici la délicatesse de la Française Violaine Leroy. Il aura également ramené au bon souvenir du présent les Red Ketchup et Michel Risque, loufoques personnages issus de *Croc* et des années 1970. Et ce, encore et toujours, avec cette effronterie devenue un incroyable moteur de création, que l'on ne s'étonne pas de trouver chez un adolescent de 15 ans.

Le Devoir

LA PASTÈQUE, 15 ANS D'ÉDITION
Collectif
La Pastèque
Montréal, 2013, 270 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Printemps de Prague

Jean Lemieux traite de l'usure du couple

CHRISTIAN DESMEULES

Prof de littérature au cégep de Limoilou, écrivain en hibernation, menuisier amateur, Patrick Robillard s'est un peu perdu de vue depuis les onze ans qu'il est marié avec Eva, une musicienne tchèque devenue seconde clarinette au sein de l'Orchestre symphonique de Québec.

Amoureux «sans remède» et jeune docteur en littérature comparée à Prague au début des années 2000, il avait séduit sa belle en portant un tricorne rouge et en jouant à l'écrivain qu'il n'était pas encore. Mais tout ça lui semble loin. Il n'est plus aujourd'hui que «*Papa-trick*», version familiale et québécoise de l'homme à tout faire, obnubilé par le bien-être des deux jeunes enfants du couple. «*Peut-on traverser les décennies sans rencontrer de brume?*», se demande-t-il.

Le narrateur de *Prague sans toi*, le dernier titre de Jean Lemieux, auteur de nombreux romans, dont *On finit toujours par payer* et *Le mort du chemin des Arsène* (La Courte Echelle, 2003 et 2009), a depuis longtemps mis ses ambitions littéraires entre parenthèses.

C'est ainsi que le roman alterne, avec la voix de Patrick, entre leur rencontre d'autrefois à Prague et leurs difficultés d'aujourd'hui. Si la musicienne a toujours été pour lui un «*lac profond enchâssé entre de hautes forêts*» et demeure encore une énigme, il a depuis un certain temps de moins en moins accès à ses pensées ainsi qu'à sa «*caverne enchantée*». Pire: l'homme d'imagination qu'il est se met à croire que sa femme le trompe, avec un trompettiste de l'orchestre, et qu'elle songe à le quitter.

Et pendant tout ce temps le *Quintette avec clarinette* de Mozart continue de résonner, comme l'inverse parfait de l'état

d'esprit de ce protagoniste inquiet, tourmenté et terrifié à l'idée de perdre le plus important de tous ses repères.

Rompre dans la dignité

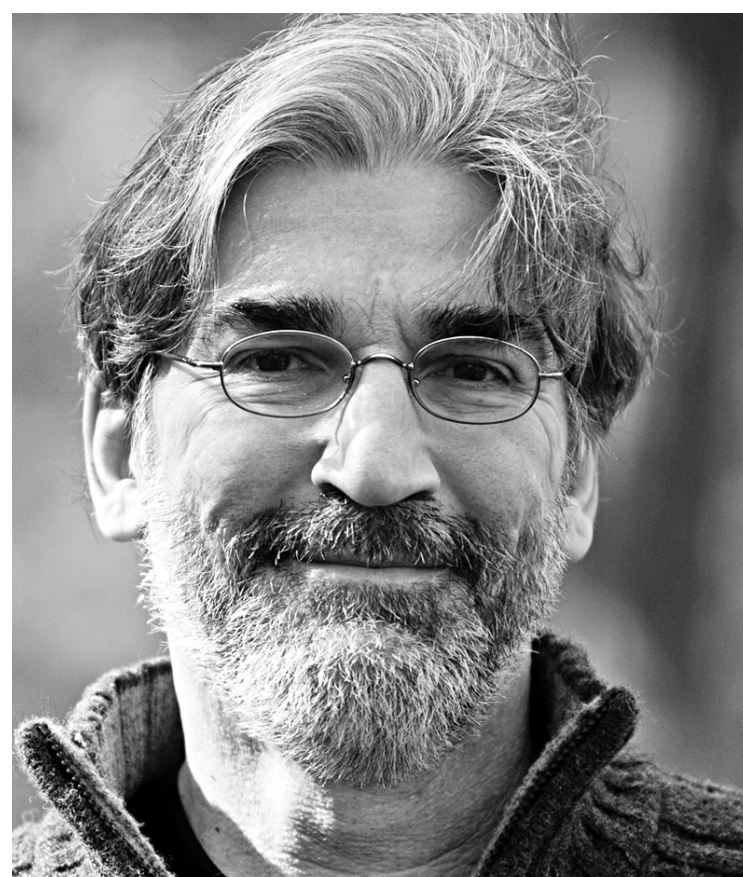
En désespoir de cause, Patrick conçoit un coup d'éclat afin de forcer le dialogue: retourner à Prague, sans Eva, à la fin de l'année scolaire. Espérer que le climat de leur couple se réchauffe. Mais «*Prague, cristal intemporel, est la même, mais la magie n'opère plus*». Patrick arpente la ville et remonte des «*fleuves de pilsner*» sans trop savoir ce qui l'attend.

Portrait sensible d'un amour ébréché, *Prague sans toi* peut compter sur une narration habile, même si elle est relativement conformiste. Sans oser vraiment explorer les zones les plus sombres de la vie et du couple, le roman ne verse pas non plus dans la légèreté et la caricature conjugale. Jean Lemieux y dessine un personnage crédible d'homme arrivé au milieu de sa vie, mis en demeure de concilier les trois cornes de son chapeau: celles d'ami, de père et de créateur.

Tel une sorte de *memento mori* pour le couple, *Prague sans toi* explore de façon sympathique le thème de l'usure du couple, à travers une tentative un peu tardive, maladroite et désespérée de ramener à la vie un mourant. La fin du roman laisse dans une certaine mesure en suspens l'issue de leur différend. Et tout cela nous rappelle qu'en amour, comme dans les romans qu'on écrit, on ne trouve souvent que ce qu'on y met soi-même. Pas vrai?

Collaborateur
Le Devoir

PRAGUE SANS TOI
Jean Lemieux
Québec Amérique
Montréal, 2013, 192 pages



QUÉBEC AMÉRIQUE

L'écrivain québécois Jean Lemieux



olivieri

Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Lundi 11 novembre
à 19 heuresRencontre d'écrivain
organisée par le CRILCQ,
avec le soutien du
Conseil des arts du Canada.

CRILCQ

CENTRE DE RECHERCHE
INTERUNIVERSITAIRE
SUR LA LITTÉRATURE ET LA
CULTURE QUÉBÉCOISESEntrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Rencontre du CRILCQ

Une dramaturgie
du contrasteCauserie avec
Fanny Britt

Auteure de théâtre
(*Honey Pie, Couche
avec moi (c'est l'hiver),
Hôtel Pacifique, Enquête
sur le pire et Chaque
jour*) traductrice et
auteure jeunesse, **Fanny
Britt** est présentement
finaliste pour la sélection
des prix littéraires du
Gouverneur Général
2013 pour *Bienveillance*
(catégorie théâtre) et
Jane, le renard et moi
(catégorie jeunesse –
texte).

Animée par
Véronique Grondines

LITTÉRATURE

Une vie de mensonges

Qu'est-ce que réussir et que signifie rater sa vie? Que disent nos mensonges sur ce qu'on est devenu, lorsqu'on fait le bilan? Ces questions courent dans le roman de Karine Tuil, lequel s'est hissé jusqu'au troisième tour de la sélection du Goncourt.

GUYLAINE MASSOUTRE

Samir est un musulman d'origine tunisienne, émigré en France, qui estime ne pas avoir eu de chance. Orphelin de père, avocat mais chômeur, il se sent humilié; il décide alors de réussir, réussir à tout prix. Se faisant appeler Sam, ou Sami, diminutifs de Samuel — prénom d'un vieil ami —, il est embauché dans un cabinet juif. Sans difficulté ni préméditation, l'opportuniste et ambitieux personnage se construit le quotidien d'un juif sépharade, à la fois crédible et protégé par ceux auxquels il s'allie. Sa vie bascule toutefois dans cette nouvelle identité.

«Avec le mensonge, on peut aller très loin; mais on ne peut pas en revenir.» Karine Tuil cite ce proverbe yiddish qui illustre bien *L'invention de nos vies* et son histoire, que Tuil a longtemps mûrie. En voulant approfondir sa propre existence, elle a tiré sur le fil d'un autre, ce Sami menteur, qui s'entend parler comme s'il li-

sait à livre ouvert dans son propre piège.

Pour la romancière, on le devine, la fiction est une tentation naturelle et un chemin tout tracé. Sensible aux compromissions de la réussite sociale, Tuil s'enrage contre les artifices identitaires qu'elle retrace patiemment. Le suspense s'inscrit dans ce qui nous entoure. Elle se confie ainsi à la littérature, en trente-trois chapitres qui racontent l'ascension et la chute de trois êtres qui voient leur vie basculer dans cette imposture.

Un complexe bien vu

Il faut passer rapidement sur les premières pages, qui n'invitent pas trop à lire ce roman dense et tortueux. L'histoire s'enclenche pourtant réellemment. Jusqu'ou mentir, et à qui? Pour Samir, fils d'un ferronnier et d'une couturière, les contraintes sociales sont l'occasion de mesurer sa force. Son désir de revanche le pousse dans l'engrenage du mensonge. Dans l'ombre, il joue son bras de fer avec les autres

et étend son pouvoir grâce à la belle-famille new-yorkaise qu'il s'est donnée. Il se paie même le luxe de défendre les femmes humiliées, et sans reproduire à sa façon les aberrations qu'il dénonce.

Mais sa sexualité va l'entraîner là où il ne peut plus cacher son origine. Impossible de reculer: la vénalité du personnage précipite sa fuite en avant. Grâce à des inventions, celui qui se pense invincible nourrit sa propre légende, fantasme sans éthique qui fait courir à sa famille le danger d'implorer. Au-delà de cette renommée, sa mystification sidérante fera-t-elle de lui un traître, un pervers comparable au tueur que Truman Capote décrivait dans *De sang-froid*?

Tuil donne là le meilleur d'elle-même: étudier la compromission à même la perméabilité des identités. Ce qui était une faiblesse, l'humiliation, est un atout qui trouve sa place auprès des maîtres de la société. Manipuler devient l'art de s'inventer. Ce menteur a créé un nouvel être, plus libre de son destin, et sa communauté d'adoption, par humanisme, tolérera ses jeux de côté.

Le retournement de situation de Samir, pris dans la

guerre d'al-Qaïda et la lutte antiterroriste américaine, donne lieu à des pages fort bien menées sur ce qui arrive à un quidam commis avec l'un ou l'autre côté. La quatrième et dernière partie du roman compte des passages forts, au moment où les personnages choisissent leur destin entaché et justifient leur liberté.

A certains, le mensonge est une bonne affaire, un moyen de survivre. De même, le roman permet à l'auteure de réfléchir sur ce que dit la littérature dans notre monde. On pense à *Mensonges sur le divan* d'Ervin Yalom, qui traitait également du récit de l'expérience et de sa fabrication par la parole. Tuil traite ce sujet énergiquement. Dans la partie finale d'un poker où tout le monde se retrouve, quitte à changer de place et à passer son tour, l'auteure dénonce le cynisme et l'évidente facticité des sociétés.

Collaboratrice
Le Devoir

L'INVENTION DE NOS VIES

Karine Tuil
Grasset
Paris, 2013, 495 pages



François Lévesque signe ici son sixième roman.

POLARS

Trous noirs

MICHEL BÉLAIR

François Lévesque, par ailleurs aussi journaliste au *Devoir*, en est déjà, avec *Une maison de fumée*, à son sixième roman, ce qui est en soi plutôt impressionnant pour un jeune trentenaire. Il raconte ici une histoire terrible plantée dans le même genre de terreau que ses livres précédents; à Malacourt, près de Notaway, une ville située en région «éloignée», comme on dit, une petite fille s'est évaporée dans la nature... 30 ans tout juste après la disparition de deux fillettes, près d'une maison détruite le même soir par un incendiaire.

Cette disparition amènera le sergent Dominique Chartier du Service de police de la Ville de Montréal à prendre quelques jours de vacances pour se mêler aux recherches. Il retrouvera là un collègue de la Sûreté du Québec... et une foule de souvenirs surgis de son passé trouble. Bien vite, on apprendra que Chartier habitait la maison près de laquelle les deux premières disparitions sont survenues et qu'il a perdu sa mère ce soir-là dans l'incendie.

Façon film

On vous prévient: les 40 dernières pages du livre sont absolument hallucinantes. Elles font partie de ce qui s'est écrit de plus fort ici dans le genre et on ne pourra — vous verrez bien! — qu'en sortir bouche bée, épaté, sonné, sans mot. Wow! Mais le lecteur devra toutefois se

montrer bienveillant pour arriver jusque-là, car si les méandres de l'intrigue arrivent constamment à nous surprendre, surtout quand tout nous éclate en plein visage, les personnages, eux, manquent de profondeur et, disons-le, de vérité.

Chartier, par exemple, nage dans l'improbable et l'inconsistant. On veut bien comprendre que c'est un être qui se cherche et dont le passé est rempli de trous noirs, mais il n'a rien d'un policier ou d'un enquêteur. Vivant une vie vide, pas même toute vouée à son métier, il semble flotter entre deux eaux en se laissant porter par ce qui se déroule devant lui. Sa présence sur les lieux de la disparition restera tout au long totalement injustifiée.

L'auteur décrit aussi méticuleusement la moindre nuance du paysage et plante chacune de ses scènes avec soin, comme s'il écrivait un scénario. Ce qui, bien sûr, braque encore plus les réflecteurs sur le décor... et en même temps sur le flou des personnages.

François Lévesque a tissé là une histoire étonnante qui vous jettera par terre, on l'a dit, en fin de parcours. Ne reste plus qu'à faire vivre la prochaine par des personnages un peu plus solides.

Collaborateur
Le Devoir

UNE MAISON DE FUMÉE

François Lévesque
Éditions Alire
Lévis, 2013, 237 pages



LOIC VENANCE AGENCE FRANCE-PRESSE

Alain Finkielkraut tient à sa tradition française de laïcité. Il rappelle dans son essai avoir mené le combat pour le maintien d'une interdiction des signes ostentatoires, entre autres à l'école, dès les années 1980.

IDENTITÉ

SUITE DE LA PAGE F 1

Alain Finkielkraut se dit «victime». «Je ne cesse de répéter que notre situation est nouvelle et incomparable. Et cela suffit à me ranger dans le mauvais camp, à être accusé du crime de l'épénisation.»

Laïcité

Comme bien d'autres démocraties, la France vit une crise du «vivre-ensemble». «La fréquence du mot traduit le désarroi d'une société qui voit la disparition de la chose», écrit-il.

Finkielkraut tient à sa tradition française de laïcité. Il rappelle dans son essai avoir mené le combat pour le main-

tien d'une interdiction des signes ostentatoires, entre autres à l'école, dès les années 1980. Plusieurs penseurs nord-américains du multiculturalisme manquent de mots pour dénoncer cette façon de voir. «Martha Nussbaum, Joan Scott ou Charles Taylor voudraient à toute force que la France [...] abandonne son modèle de laïcité pour s'aligner sur les normes américaines.» Pour des auteurs férus de pluralisme, la «différence» française est intolérable. Si la France obtempérait et laissait tomber sa laïcité, on assisterait paradoxalement «au triomphe simultané du multiculturalisme et de la culture américaine! Il y a une contra-

diction dans les termes», note Finkielkraut.

Certains, dont *Le Monde*, ont reproché au philosophe ses redites. On retrouve en effet dans *L'identité malheureuse* certains thèmes et citations qui ponctuent plusieurs de ses livres, dont *L'ingratitude* (1999). Tout de même, répond-il, le thème de l'identité nationale, il ne l'a jamais abordé ainsi dans ses essais antérieurs; de même pour l'effet de l'interconnexion (notamment sur l'école). Dans ce livre foisonnant, il développe la thèse de la «guerre des

respects», bref de la reconnaissance, de manière neuve aussi. De toute façon, conclut-il, «penser, ce n'est pas arriver tous les deux ans avec une idée nouvelle. C'est creuser son chemin, frayer une voie. [...] Si l'on peut déceler une continuité entre ce livre et les précédents, cela ne signifie pas que je piétine, mais au contraire que je travaille sérieusement.»

Le Devoir

L'IDENTITÉ MALHEUREUSE

Alain Finkielkraut
Stock
Paris, 2013, 228 pages

Deux soirées à la librairie Paulines



Mercredi 13 novembre 19h30

L'âge adulte de la démocratie
avec Christian Nadeau, professeur de philosophie morale et politique (UdM)



Jeudi 14 novembre 19h30

Entretien avec Kim Thuy
Animation: Marie-Lyne Verret

Les deux soirées : contribution suggérée: 5 \$



Beaucoup plus qu'une librairie!
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585



Hélène Dorion s'adresse à notre fragilité. Celle que nous ne voulons pas voir, ressentir, vivre et qui pourtant nous ouvre à la vie. Celle qui est masquée sous l'épaisseur des images de puissance, de contrôle, de rentabilité.

Jean-Claude Ravet

Hélène Dorion
Sous l'arche du temps
essai suivi d'entretiens

TYPON
Une société de Québec Média

YVETTE FRANCOLI

EN LIBRAIRIE

DELBUSSO ÉDITEUR

LE NAUFRAGÉ DU VAISSEAU D'OR
Les vies secrètes de Louis Dantin

448 pages • illustré • 34,95 \$
www.delbussosediteur.ca

ESSAIS

Mathieu Bock-Côté, le conservateur républicain



LOUIS CORNELIER

« **S**a prose touche les profondeurs du malaise moderne sans jamais déprimer, et sans jamais nous laisser croire non plus qu'on pourra faire de la nostalgie une politique. Il ne nous propose pas de vivre dans un musée, mais de revenir aux choses fondamentales, à cette part de l'homme sacrifiée par le monde moderne et qui est indispensable à la civilisation. » Cette belle description est celle que le sociologue et chroniqueur Mathieu Bock-Côté réserve à un de ses maîtres, l'écrivain français conservateur Denis Tillinac. C'est celle que j'aurais envie, à mon tour, de réserver à Bock-Côté lui-même.

En lisant ces lignes, mes amis de gauche vont vouloir me lancer des roches, mais tant pis: Mathieu Bock-Côté (MBC) est actuellement un des plus brillants essayistes du Québec. Sa pensée est forte, nourrie à une impressionnante culture, et son style, qui allie la clarté à l'élégance, est éblouissant. *Les exercices politiques* qu'il publie ces jours-ci, un recueil de ses meilleurs textes parus sur son blogue du *Journal de Montréal* depuis février 2012, sont l'éclatante démonstration de l'envergure intellectuelle de ce jeune penseur de 33 ans qui se réclame du conservatisme.

Car, oui, MBC est conservateur. Il ne l'est pas, cependant, au sens harpérien du terme. D'abord, l'essayiste ne cache pas ses « *profondes convictions souverainistes* ». Sa pensée, de plus, est en opposition radicale avec un individualisme de type néolibéral. Son conservatisme, inspiré par les œuvres des Raymond Aron, Hannah Arendt et Alain Finkielkraut, est républicain. Étonnamment, MBC cite peu d'auteurs québécois dans ce livre. La cité, écrit-il, n'est pas « *seulement un arrangement procédural* », un assemblage d'individus attachés à leurs droits et à leurs intérêts. « *La vie politique, ajoute-t-il, n'est pas que gestion, mais aussi héritage historique et valeurs collectives.* »

État-nation et identité nationale

Cet héritage et ces valeurs, MBC les trouve dans l'histoire de l'Occident et dans celle du Québec. Contre un cosmopolitisme libéral qui chante la grandeur du déracinement et le dépassement de l'identité nationale, il défend l'État-nation, « *socle politique de la civilisation occidentale* » et cadre de référence à travers le-



« *La vie politique n'est pas que gestion, mais aussi héritage historique et valeurs collectives* », écrit Mathieu Bock-Côté.

quel « *chaque culture répond à la dialectique si particulière entre l'enracinement et l'universel* ».

Contre un multiculturalisme qui inverse le devoir d'intégration (la société d'accueil doit s'adapter au nouvel arrivant), il défend une conception substantielle et républicaine de l'identité nationale, nécessaire à la préservation du lien politique et d'un monde commun. Une société, insiste-t-il, n'est pas une page blanche, « *mais bien le fruit d'une civilisation dont on doit conserver les fondements, et dont la nation est l'expression politique la plus achevée* ».

Le Québec a donc le devoir, et pas seulement le droit, de faire du français la langue de la politique, du pouvoir, du travail et des interactions sociales, dans le respect, évidemment, des droits de la minorité anglaise historique. La langue, écrit MBC avec raison, « *n'est pas*

un phénomène individuel, mais collectif», et elle ne vit pleinement « *que lorsqu'elle permet de se connecter à toutes les sphères de l'existence* ». La laïcité, de même, est nécessaire « *pour construire du commun dans une société qui se disperse* ». Il faut que les Québécois aient tristement intériorisé le chartisme à la Trudeau pour croire le contraire. Enfin, et toujours dans un souci républicain de reconstruire un monde commun dans le cadre de l'État-nation, l'enseignement de l'histoire nationale à l'école s'impose comme un urgent devoir, de même que la création d'une citoyenneté québécoise.

Un tel programme, comme l'indépendance du Québec qu'il cherche à préfigurer, à préparer, est dénoncé par les fédéralistes, qui y voient une position de repli identitaire. Avec les accents de Bourgault, MBC renverse brillam-

ment cette perspective. C'est le Canada, écrit-il, qui « *nous enferme dans un statut politique trop étroit qui pousse à l'entre-soi provincial et qui entraîne l'appauvrissement de la vie collective* ». C'est par l'indépendance que le Québec pourra entrer directement en contact avec le monde, en français, qu'il trouvera « *une synthèse optimale et durable entre les exigences inévitables de l'enracinement et son aspiration cosmopolite à l'universalité* ».

Bock-Côté est-il de droite?

MBC, dit-on, est de droite. Ce n'est pas faux, mais c'est très imprécis. Le sociologue préfère se qualifier de conservateur. Il critique, c'est vrai, et parfois injustement, les dérives de l'extrême gauche et ce qu'il appelle les excès bureaucratiques de la social-démocratie. Il réserve toutefois ses critiques les plus senties au courant de la « *nouvelle droite québécoise* », cette droite de l'*Homo economicus* libéré de toutes attaches, cette droite oublieuse du fait que la nation est le lieu par excellence du politique et de la quête du bien commun et revendiquant son droit de se « *désaffilier du collectif* ».

Féroce à l'égard des riches exilés fiscaux, MBC reconnaît les vertus innovatrices du capitalisme, mais refuse la domination de la logique du marché. Il cite le socialiste Jean Jaurès, qui affirmait que « *la nation est le seul bien des pauvres* » parce qu'elle crée « *une communauté d'obligations qui amène le riche à partager une partie de ses avoirs avec ceux qui ont moins* », il rappelle que « *l'homme qui réussit n'est pas né dans un monde vide où il s'est fait sans l'aide de personne* » et dit de l'impôt progressif qu'il est « *l'expression indispensable d'une justice sociale qui rappelle les devoirs liés à l'appartenance à une communauté politique* ». En ce sens, la critique que MBC fait de « *l'individualisme dépolitisant* » d'une Oprah Winfrey, critique accompagnée d'un brillant éloge de l'idéal d'une vie décente, est celle d'un conservateur... de gauche.

Penseur hyperactif (comment fait-il pour écrire autant et si bien en maintenant une telle qualité de réflexion?), MBC propose donc des *Exercices politiques* de haut vol. Héritier d'une civilisation occidentale et d'un peuple québécois dont il tient à préserver les grandeurs, il s'impose en essayiste tragique habité par une espérance volontaire.

louisco@sympatico.ca

EXERCICES POLITIQUES

Mathieu Bock-Côté
VLB
Montréal, 2013, 384 pages

La vie de Fernand Daoust, militant syndicaliste total

MICHEL LAPIERRE

Après les scandales qui ont éclaboussé et éclaboussé encore la FTQ, voilà qu'on peut redécouvrir, surpris, un syndicaliste exemplaire. Fernand Daoust l'a dirigée, comme secrétaire général, de 1969 à 1991, puis, comme président, jusqu'en 1993. Dans le tome I (1926-1964) de sa biographie, André Leclerc dépeint un homme « *distingué* » au « *vocabulaire châtié, sans juron ni mot vulgaire* ». Il révèle pourtant que Daoust est issu d'une famille monoparentale et pauvre...

Syndicaliste lui-même, Leclerc souligne que Fernand Daoust, né à Montréal en 1926, puis élevé près du centre-ville, se fait, dès 1950, le promoteur du français comme langue de travail. Pas étonnant que, plus tard, le dirigeant de la FTQ, la plus importante fédération syndicale du Québec, devienne le principal défenseur de l'autonomie de l'organisme au sein du Congrès du travail du Canada.

Mais, pour lui, l'apprentissage de la vie n'a pas été facile. Un jour, dans le tram-

way, il dit à un ami: « *Regarde l'homme là-bas, c'est mon père*. » À son interlocuteur qui demande pourquoi il ne va pas lui parler, il répond: « *On ne se connaît pas...* » Le père a déserté le foyer lorsque Fernand avait moins d'un an, laissant sa femme subvenir aux besoins des enfants.

Rêves syndicaux

L'adolescent se distingue de son milieu peu scolarisé. Il entre à l'École du Plateau, établissement secondaire public qui permet d'accéder, dans certains champs d'études, à l'Université de Montréal, sans devoir d'abord fréquenter les collèges classiques où la formation coûte cher.

Diplômé en relations industrielles, Daoust est en présence, dans le Québec de 1950, de deux syndicalismes: d'abord celui, minoritaire, de la Confédération des travailleurs catholiques du Canada (la future CSN), encore sous l'influence du clergé et souvent caractérisée par le mé-

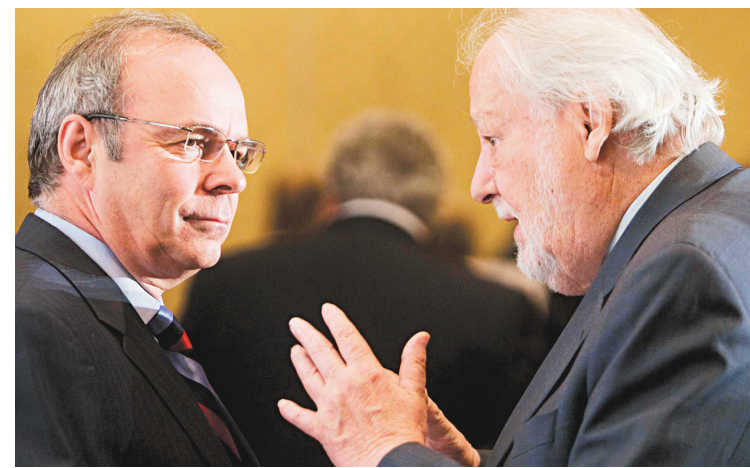
tiers que chacune des associations représente; ensuite celui, majoritaire, des associations laïques nord-américaines au service de divers secteurs industriels indépendamment des métiers exercés. Il choisit le second, plus moderne.

Séduit par l'humanisme des réformes socio-économiques du président américain Franklin D. Roosevelt et par le Congress of Industrial Organizations (CIO), fédération syndicale qui, aux États-Unis, a découlé, en 1935, d'un esprit semblable, Daoust travaille à Montréal dans un organisme canadien qui s'inspire du CIO. Analyste rigoureux de cette évolution du syndicalisme à travers la vie du militant, André Leclerc est aussi un conteur savoureux.

Grâce à lui, on apprend que la plus folle audace vient de marginaux et qu'elle n'est pas toujours vouée à l'échec. Le célèbre lutteur Johnny Rougeau veut fonder un syndicat dans l'entreprise très antisyndicale où il travaille: Coca-Cola! Daoust n'en croit pas ses oreilles, mais ça se réalisera, comme le propre rêve du syndicaliste d'associer la lutte des travailleurs à la marche vers l'émancipation du Québec.

Collaborateur
Le Devoir

FERNAND DAOUST
LE JEUNE MILITANT SYNDICAL,
NATIONALISTE ET SOCIALISTE.
TOME I: 1926-1964
André Leclerc
M éditeur
Mont-Royal, 2013, 304 pages



Fernand Daoust (à droite) en compagnie de l'actuel dirigeant de la FTQ, Michel Arsenault, en 2009.

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la société

Mercredi 13 novembre
à 19h

En présence de
Nicolas Calvé,
Philippe Despoix,
Gilles Dupuis,
Silvestra Mariniello,
Jean-Philippe Michaud,
Walter Moser
et Jean-François Vallée

Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

PENSER DANS LES
RUINES DE
L'UNIVERSITÉ

Avec
Éric Méchoulan,
Jean-Claude Guédon
et Mariella Pandolfi
Causerie animée par
Christine Bernier

À l'occasion de la parution de *Dans les ruines de l'université* de Bill Readings chez Lux Éditeur et dans le sillage des réflexions entamées pendant la grève étudiante de 2012 au Québec, il paraît à la fois opportun et nécessaire de se pencher à nouveau sur la situation critique de l'université.

Yvan LAMONDE
TRAJECTOIRES
INTELLECTUELLES ET POLITIQUES
DES XIX^e ET XX^e SIÈCLES QUÉBÉCOIS
EN LIBRAIRIE
DELBUSO ÉDITEUR
354 pages • 34,95 \$
www.delbussoediteur.ca

STÉPHANE SAVARD
HYDRO-QUÉBEC
ET L'ÉTAT QUÉBÉCOIS
1944-2005
En librairie
SEPTENTRION, Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC
Conseil des Arts
du Québec

MICHELLE LACHANCE
PRÉSENTE
Jeudi le
14 NOVEMBRE 2013
de 19h à 21h
Rencontre suivie d'une séance de signature
La Saga des
Papineau
LIBRAIRIE INDÉPENDANTE AGRÉÉE
Place Longueuil :: 825, rue Saint-Laurent Ouest Longueuil, Qc :: www.librairie-alire.com :: 450 679-8211